Master Negative Storage Number

OCI00073.15

MICROFILMED 1994

CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND, OH 44110-4006

GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT,
PHASE IV.

THE RESEARCH LIBRARIES
GROUP, INC.

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without
permission from the Cleveland Public Library

Erasmus, Desiderius

La femme mécontente de son mari

A Troyes
[1738?]

Reel: 73 Title: 15

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number:
OCl00073.15

Control
Number: AAU-8006
OCLC Number : 07044355
Call Number : W 381.54X Er15f
Author : Erasmus, Desiderius, d. 1536.
Title : La femme mécontente de son mari.
Imprint : A Troyes : Chez Baudot, imprimeur-libr., [1738?]
Format : 47 p. ; 14 cm.
Note : Cover title.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: RS

W
381.54 X
Er 15 f

W381.54X-Er15f 66777W

LA FEMME
MÉCONTENTE
DE SON MARI.

A TROYES,
CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR-LIBR.,

667778

PRÉFACE.

CE Dialogue eſt une traduction du colloque d'Eraſme, intitulé : *La Femme mécontente du Mariage, ou de ſon Mari* : C'eſt une des plus agréables de cet Auteur. Mais quoi qu'il ſoit écrit d'un ſtyle enjoué, tel qu'il convient aux Dames qui y parlent, il ne laiſſe pas d'être rempli d'excellentes inſtructions : Et comme l'eſprit eſt naturellement porté au plaiſir, les vérités dites plaiſamment, font ſouvent plus d'impreſſion que les Sermons les plus pathétiques. Voici le temoignage qu'Eraſme lui-même en rend dans l'Apologie qu'il fait de ſes colloques, pour répondre à toute les critiques qui s'élevèrent contre lui, lorſque ſon livre parut au jour.

Combien, dit-il, trouve-t-on dans ce dialogue de préceptes de morale, & de leçons utiles & néceſſaires aux femmes, pour apprendre l'obligation où elles ſont de conſerver fidelement l'union conjugale, de ſouffrir & de cacher les défauts de leurs maris, d'oublier aiſément tous les ſujets de chagrin qu'elles peuvent en

INTENTIONAL DOUBLE EXPOSURE

PUBLIC LIBRARY
CLEVELAND, OHIO

667774

PRÉFACE.

CE Dialogue eſt une traduction du colloque d'Erasme, intitulé : *La Femme mécontente du Mariage, ou de ſon Mari* : C'eſt une des plus agréables de cet Auteur. Mais quoi qu'il ſoit écrit d'un ſtyle enjoué, tel qu'il convient aux Dames qui y parlent, il ne laiſſe pas d'être rempli d'excellentes inſtructions : Premmé l'eſprit eſt naturellement porté au plaiſir, les vérités dites plaiſamment, ſont ſouvent plus ſurprendantes que les Sermons les plus pathétiques. Voici le témoignage qu'Erasme lui-même en rend dans l'Apologie qu'il fit de ſes colloques, pour répondre à toutes les critiques qui s'élevèrent contre lui, lorſque ſon livre parut au jour.

Combien, dit-il, trouve-t-on dans ce dialogue de préceptes de morale, & de leçons utiles & néceſſaires aux femmes, pour apprendre la bigarrure où elles ſont de conſerver fidélement l'union conjugale, de ſouffrir & de cacher les défauts de leurs maris, d'oublier ſidélement tous les ſujets de chagrin qu'elles peuvent en

recevoir, & de demeurer dans l'obéiſſance qu'elles leur doivent ; Platon, Ariſtote, Xénophon & Plutarque, diſent-ils autre choſe dans leur philoſophie ? Et quelle différence y a-t-il ſi ce n'eſt que le ſtyle enjoué de la converſation des femmes donne un tour de vivacité, & une force propre à perſuader & à toucher le cœur.

Je ne m'étendrai pas ſur les louanges de ce ſavant homme ; ſes écrits qui ſubſiſtent depuis près de deux ſiècles, font aſſez ſon éloge. J'ajouterai ſeulement que dans ce dialogue, il introduit deux dames de Roterdam, qui s'entretiennent des peines & des obligations du mariage ; l'une nommée *Xantipe*, eſt violente & emportée, & Eraſme en lui donnant le nom de *Xantipe*, femme de Socrate, lui en donne auſſi le caractère ; l'autre qu'il appelle *Eulalie*, c'eſt-à-dire, *Femme qui parle bien, & de bon ſens*, qui inſtruit ſon amie d'une manière très-ſage & très-ſenſée.

A l'égard de la traduction, celui qui l'a faite me ſaura peut-être mauvais gré de l'avoir donné au public ſans ſa participation. Comme il ne s'attendoit pas

qu'elle dût être exposée au jour, il n'y a pas mis la dernière main. Mais quelle qu'imparfaite qu'elle soit, elle ne déplaira pas, puisque l'utile & l'agréable s'y trouvent réunis, & que ceux de l'un & l'autre sexe qui sont engagés dans le mariage, pourront en même tems se réjouir, s'instruire & se reconnoître, s'ils veulent se dépouiller pour un moment de leur amour-propre. On y remarquera quelques endroits changés, & d'autres ajoutés, apparamment pour rendre le dialogue plus conforme à nos mœurs ; & quelques-uns aussi supprimés comme trop libres, & capables de blesser la pudeur.

Extrait da la Permiſſion.

PAR Grace de ſa Majeſté accordée le 17 Mai 1738, ſigné *Sainſon*; & ſcellée, il eſt permis à PIERRE GARNIER, Libraire à Troyes de faire imprimer en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, les petits livres intitulés, *Le Secret des Secrets*, *La Femme mécontente de ſon Mari* &c. avec defenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, d'en introduire d'impreſſion étrangère.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 114. *fol.* 95. *conformément aux anciens Réglemens confirmée par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris, le* 28 *Mai* 1738.

C. MARTIN, *Syndic.*

LA FEMME MÉCONTENTE DE SON MARI.

EULALIE ET XANTIPE.

EULALIE.

BOn jour, ma chère Xantipe.

XANTIPE

Bon jour, ma chère Eulalie. Que tu es belle aujourd'hui !

EULALIE.

Moi ! point, tu te mocques.

XANTIPE.

Non, en vérité, je te trouve belle comme un ange !

EULALIE.

Tu veux peut-être me faire compliment sur mon habit ?

XANTIPE.

Il est vrai que ton habit est charmant & de bon goût. Ah ! la belle étoffe, combien te coûte-t-elle ?

EULALIE

Je ne sais. C'est une galanterie de mon Mari.

XANTIPE.

Tu es bien heureuse d'avoir un si bon Mari : plût à Dieu que le mien lui ressemblât !

EULALIE.

Est-ce qu'il n'en use pas bien avec toi ?

XANTIPE.

Hélas ! non, regarde, un honnête homme pourroit-il souffrir sa femme habillée comme tu me vois ? Que je meure, si je n'ai honte de paroître avec ces guenilles : & faut-il qu'une personne de ma qualité soit obligée d'aller ainsi faite comme une folle, pendant que je ne sais combien de petites Bourgeoises sont vêtues comme des Princesses.

EULALIE.

Si tu avois entendu le Prédicateur de notre Paroisse, tu penserois bien autrement. La vertu, à ce qu'il dit, doit être notre principal ornement. La parure n'est bonne que pour les coquettes ; & une Femme vertueuse est toujours assez bien mise, pourvu qu'elle plaise à son Mari.

XANTIPE.

Tu en parles bien à ton aiſe, mais avoue cependant que tu n'es pas fâchée que ton Mari t'ait fait préſent de cet habit, & que tu lui ſais bon gré de ton ajuſtement.

EULALIE.

Je t'aſſure que ce n'eſt pas l'ajuſtement qui me touche le plus. Mais j'ai été charmée, je l'avoue, qu'un Mari que j'aime ait eu pour moi cette attention, que je regarde comme une preuve de ſa tendreſſe.

XANTIPE.

Je ſuis fort édifiée de celle que tu témoignes pour lui. Mais ſi tu étois à ma place, tu changerois bien de langage.

EULALIE.

Il me ſemble qu'une Femme doit toujours aimer ſon mari.

XANTIPE.

Moi, je l'aimerois ! un brutal, un débauché, qui au lieu de donner à ſa Femme de quoi s'entretenir honnêtement, mange & diſſipe tout !

EULALIE.

Et à quoi ?

XANTIPE.

A quoi ? à ce qui lui plaît : au jeu, aux Femmes, au vin.

EULALIE.

Tu badines.

XANTIPE.

Je te dis vrai, il n'y a point de jour qu'il ne revienne au logis en un état pitoyable. On eſt obligé de le porter à quatre dans ſon lit, où il ronfle toute la nuit, pour ne rien dire de pis.

EULALIE.

Mais, ma chère, ſais-tu bien que tu te fais tort à toi-même, quand tu parles de ton Mari comme tu le fais.

XANTIPE.

Moi ! j'aimerois cent fois mieux être enfermée dans un couvent pour le reſte de mes jours, que de vivre avec ce miſérable-là.

EULALIE.

Mais quand il revient dans ce bel équipage, que dis-tu ?

XANTIPE.

Ah ! je lui dis bien ſon fait.

EULALIE.

Et lui ?

XANTIPE.

D'abord il vouloit le prendre d'un ton plus haut. & me diſoit je ne ſais combien d'injures.

EULALIE.

N'a-t-il jamais paſſé plus avant ?

XANTIPE.

Eh ! il a. . . .

EULALIE.

Quoi ?

XANTIPE.

Oh ! cela n'eſt arrivé qu'une fois.

EULALIE.

Comment ?

XANTIPE.

Il leva ſa cane, jurant comme un poſſédé, & il menaçoit de m'aſſommer.

EULALIE.

Eh bien ! tu ne mourut pas de frayeur.

XANTIPE.

Non vraiment. Je pris les pincettes, je lui aurois caſſé la tête s'il eût approché.

EULALIE

Ah ! ma chère, une Femme peut-elle en venir à ces extrémités.

XANTIPE.

Et un Mari doit-il maltraiter ſa Femme.

EULALIE.

Non ; mais ne ſais-tu pas que Saint-Paul nous ordonne d'être ſoumiſe à nos Maris à l'exemple de Sara, qui appelloit Abraham ſon Seigneur & ſon Maître.

XANTIPE.

Oui : mais Saint-Paul dit auſſi qu'un homme doit aimer ſa Femme de même que Jéſus-Chriſt aime ſon Egliſe. Il n'a donc qu'à faire ſon devoir, & moi je ferai le mien.

EULALIE.

Mais, qui des deux, à ton avis, doit céder à l'autre ; n'eſt-ce pas la Femme?

XANTIPE.

Quoi ? quand il me traitera comme une ſervante !

EULALIE.

Il ne t'a pas menacé depuis de te battre.

XANTIPE.

Il n'auroit qu'à y venir, il y ſeroit bien reçu.

EULALIE.

Pour toi, tu continues toujours ſur le même ton.

XANTIPE.

Aſſurément, & je ne changerai point qu'il ne change de vie.

EULALIE.

A tout cela, que dit-il ?

XANTIPE.

Il fait ſemblant de dormir. Tantôt il s'amuſe à jouer de la Viole, ou bien il prend un Cor-de-chaſſe, dont il ſe met à ſonner.

EULALIE.

Dieu ſait ſi alors la colère te redouble.

XANTIPE.

Je ne ſais par fois ce qui me tient que je ne me jete ſur lui, & que je ne le déviſage.

EULALIE.

Mais s'il va chercher fortune en ville, comme tu le dis, n'eſt-ce point que tu lui aye donné quelque ſujet d'ombrage & de jalouſie ?

XANTIPE

Jamais. Ce n'eſt pas qu'il ne le mérite bien, & je ne dis point ce que je ferai s'il continue.

EULALIE.

Oh bien, ma chère, veux-tu que je te parles naturellement ? tu ſais

combien je t'aime, & qu'en pareil cas je te prierois de me donner un bon conseil.

XANTIPE.

je serai ravie d'en recevoir de toi.

EULALIE.

Puisque tu me le permets, je vais te dire tout ce que je pense. Quelque fâcheux que soit ton Mari, il est à toi, tu es à lui, & c'est pour la vie. Autrefois, quand un homme & une femme ne pouvoient absolument s'accorder, ils avoient recours au divorce.

XANTIPE.

Que maudit soit celui qui l'a aboli !

EULALIE.

Bon Dieu ! que dis-tu ? Quoi ! ne sais-tu pas que c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a défendu ?

XANTIPE.

Cela ne peut être.

EULALIE.

Rien n'est plus vrai.

XANTIPE.

Mais au moins nous reste-t-il la séparation de corps & de biens

EULALIE.

Ah ! c'est le plus cruel de tous les partis pour les femmes. Nous en parlerons dans

la ſuite. Mais écoute, puiſque c'eſt pour la vie, il faut faire de néceſſité vertu. Tâchons donc de bien vivre avec nos Maris, en nous conformant à leur humeur, & qu'eux de leur côté s'accomodent un peu à la nôtre.

XANTIPE.

Il faudroit pour cela refondre le mien.

EULALIE.

Ne t'y trompes pas, c'eſt la Femme qui y a le plus d'intérêt ; auſſi doit-elle y mettre beaucoup du ſien.

XANTIPE.

Mais toi qui parles, comment vis-tu avec ton Mari ?

EULALIE.

A merveille.

XANTIPE.

Quoi ! jamais vous n'avez eu le moindre démêlé.

EULALIE.

Jamais nous n'en ſommmes venus aux groſſes paroles, s'il y a eu quelques petits nuages qui auroient pu produire de véritables tempêtes, nous les avons diſſipés ſur le champ. Tu ſais, ma chère, que chacun a ſon humeur & ſes défauts, & s'il eſt vrai que dans le Mariage on ſe

connoît mieux que par tout ailleurs, il il eſt encore plus vrai qu'il y faut beaucoup d'indulgence de part & d'autre.

XANTIPE.

J'en conviens.

EULALIE.

Cependant, il arrive tous les jours qu'un Mari & une Femme ſe brouillent ſérieuſement avant que d'avoir eu le tems de ſe bien connoître, c'eſt a quoi on ne peut trop prendre garde : car il eſt certain qu'après ces querelles, pour peu qu'elles ayent été pouſſées loin, la tendreſſe n'eſt plus la même.

XANTIPE.

Oui, mais pourquoi dit-on que les gens qui s'aiment ne font que réveiller l'amitié ?

EULALIE.

Cela eſt bon pour le diſcours, ou peut être vrai entre Amans ; mais entre Mari & femme preſque jamais, à moins que ce ne ſoit parmi les gens de la lie du du peuple. Ne crois pas auſſi que cette tendreſſe ſoit l'ouvrage d'un jour, d'un mois, d'une année. Il faut bien du tems pour la rendre ferme & conſtante, & rien ne peut la rétablir qu'une complai-

ſance réciproque, continuelle, & une grande conformité d'humeur. Car quant à l'amour qu'une Femme inſpire à ſon Mari par ſa beauté, c'eſt un feu bien-tôt éteint; quand cette beauté n'eſt ſoutenue d'aucun mérite, la poſſeſſion, le tems & l'âge ne manquent jamais de la détruire, ou du moins de l'affoiblir beaucoup.

XANTIPE.

Mais, dis-moi, je te prie par quel art as-tu ſu réduire ton mari.

EULALIE.

Volontiers, pourvu que tu veuille m'imiter.

XANTIPE.

Oui, ſi je le puis.

EULALIE.

Rien ne te ſera plus aiſé ſi tu le veux; il eſt encore tems, ton mari eſt jeune, tu n'es qu'un enfant, il n'y a pas un an que vous êtes mariés.

XANTIPE.

Cela eſt vrai.

EULALIE.

Ecoutes donc; mais a condition que tu me garderas le ſecret.

XANTIPE.

Je te le promets.

EULALIE.

D'abord, je m'examinai par où je pourrois lui plaire. J'eus soin qu'il ne trouvât rien de choquant, ni de dégoûtant en ma personne, & qu'il me vît toujours propre & bien mise, mais sans affection, ensuite j'étudiai ses mœurs, son esprit, les tems, les lieux, les choses qui lui faisoient du plaisir ou de la peine. Enfin, je crus que pour l'apprivoiser il falloit en user comme on fait avec les Lions, les Ours, les Tigres, & les autres animaux que l'on ne peut réduire par la force, & qu'il faut prendre par la douceur.

XANTIPE.

L'animal que j'ai est plus féroce que tous ceux dont tu me parles.

EULALIE.

Cela peut être : mais s'il n'y a point d'animal que l'on ne trouve moyen d'apprivoiser, & si l'on ne peut réduire & rendre docile au frein le cheval le plus fougueux, ne devons-nous pas, nous autres femmes, mettre tout en usage pour rendre nos Maris traitables & pour

nous en faire aimer, puiſque tout, juſqu'au lit, nous eſt commun, & que rien ne peut nous ſéparer que la mort.

XANTIPE.

C'eſt le pis que j'y trouve ; mais pourſuis. . . .

EULALIE.

A meſure que je faiſois des réflexions je travaillois à les mettre en pratique.

XANTIPE.

Comment.

EULALIE.

Premièrement, dans mon Domeſtique, qui comme tu ſais eſt l'appanage & le gouvernement des femmes, je ſus non ſeulement établir l'ordre & la régularité; mais je cherchai à le rendre agréable à mon mari, juſque dans les moindres bagatelles. Je voulus, comme il eſt juſte, que tout lui fût ſoumis encore plus qu'à moi. J'empêchai que le valet ni la ſervante, voulant faire les néceſſaires, ne priſſent un certain empire pernicieux dans les maiſons, je vis & reglai tout par moi-même, & ne m'en repoſai ſur perſonne, perſuadée que le ſoin du ménage doit être la ſeule étude & l'unique occupation d'une mère de famille.

XANTIPE.

Enſuite.

EULALIE.

Enſuite, quand je m'appercevois qu'il aimoit une ſorte de ragoût, il étoit ſûr d'en avoir ſouvent : s'il avoit de l'averſion pour un autre, jamais il ne le voyoit ſur la table. Quand il ſouhaitoit que ſon lit fût de telle ou telle façon, c'étoit auſſitôt fait que dit, & ainſi du reſte.

XANTIPE.

Cela eſt fort bien, mais ſi ton Mari eût été toujours dehors, & qu'il ne fût jamais revenu qu'ivre à la maiſon, qu'aurois-tu fait ?

EULALIE.

Attends, nous en parlerons. Quand je le voyois plus triſte que de coutume, je me gardois bien pour le réjouir, de faire la folle, l'évaporée ; au contraire, je prenois un viſage ſérieux. S'il étoit en colère, je tâchois de l'appaiſer, ou quand je croyois n'en pouvoir venir à bout ſur le champ, j'attendois que ſes premiers mouvemens fuſſent paſſés, & qu'il fût en état de faire réflexion ſur lui-même ou de m'écouter. Lorſqu'il revenoit au logis, après avoir pris du vin plus que de raiſon,

il me trouvoit gaie, enjouée, careſſante; il m'embraſſoit & alloit enſuite ſe coucher le plus content du monde.

XANTIPE.

C'eſt, je l'avoue, une malheureuſe condition que celles des Femmes; Monſieur a beau ſe réjouir ailleurs, ou faire le Démon chez lui, il faut que Madame garde la maiſon pour l'attendre, qu'elle approuve même ſes débauches & ſes emportemens, & qu'au lieu de le gronder, elle le careſſe encore quand il arrive.

EULALIE.

Va, va ma chère, ſi nous en paſſons beaucoup à nos maris, ils ſont ſouvent obligés de nous en paſſer encore davantage. Ce n'eſt pas, après tout, qu'une femme ne puiſſe prendre ſon tems pour dire tout ce qu'elle penſe à ſon Mari, quand il manque eſſentiellement; mais ſur des bagatelles, elle doit toujours fermer les yeux.

XANTIPE.

Qu'appelles-tu prendre ſon tems?

EULALIE.

S'il eſt de bel humeur, s'il n'a point l'eſprit préoccupé, ou que les vapeurs du vin ſoient paſſées: alors on peut tête-à-

tête l'avertir, ou plutôt le prier de ſonger un peu à lui-même ; mais il faut que ce ſoit avec une adreſſe infinie, & toute la délicateſſe poſſible. Pour moi, quand je vois le mien diſpoſé à m'écouter, je le prie en ſouriant, de ne pas trouver mauvais qu'une folle comme moi s'ingère de lui repréſenter qu'il devroit faire plus d'attention à ſa ſanté, à ſa réputation, à ſes affaires, enſuite je coule doucement & en peu de mots mon petit avis ; puis tout à coup je change de diſcours, & je ne lui parle que de bagatelles & de plaiſanterie que j'accompagne de quelques careſſes ; car nous devons éviter le défaut ordinaire des Femmes, tu ſais que quand nous ſommes en train de parler, nous ne finiſſons jamais.

XANTIPE.

Cela eſt vrai.

EULALIE.

J'ai toujours auſſi évité avec ſoin de donner ces avis, ou de lui dire quelque choſe de déſobligeant en préſence de qui que ce ſoit ; & lorſque j'ai eu lieu de me plaindre de lui, je ne me ſuis jamais aviſée d'aller porter mes plaintes hors de chezmoi, perſuadée que les petites diſ-

putes qui arrivent entre un Mari & une Femme, ſont moins dangéreuſes & plutôt appaiſées, quand elles ne ſortent point de l'intérieur de la maiſon.

XANTIPE.

Oui : mais ſi le mari pouſſe les choſes à un tel excès, qu'une pauvre femme ne puiſſe plus ſouffrir, ni lui faire entendre raiſon.

EULALIE.

En ce cas, je ne déſaprouve point qu'elle ait recours à ſon beau-père, à ſa belle-mère, ou à quelqu'autre parent de ſon mari, en qui elle ait confiance, mais ſur tout qu'elle leur parle de manière qu'ils puiſſent voir que ce n'eſt point par haine perſonnelle, mais par envie de le corriger de ſes défauts, & c'eſt pourquoi elle doit en cette occaſion s'adreſſer à la famille de ſon mari plutôt qu'à la ſienne.

XANTIPE.

Tu me fais là le portrait d'un ange, & il faudroit être dans la plus haute dévotion ou d'une douceur & d'une patience infinie pour pratiquer toutes ces leçons à la lettre.

EULALIE

La douceur & la patienc

néceſſaires, j'en conviens, mais quant à cette haute dévotion dont tu parles, elle n'eſt bien réglée & conduite que par la raiſon, ce qui eſt aſſez rare dans les femmes : elle nuit plus qu'elle ne ſert. La plupart de nos dévotes de profeſſion, bien loin d'être plus humbles, plus complaiſantes & plus ſoumiſes. ſont ordinairement plus promptes, plus fâcheuſes & plus hautaines que les autres. C'eſt l'eſprit de domination qui agit toujours en elles, au lieu de cet eſprit de charité qui eſt doux & patient. L'opinion qu'elles ont d'être plus parfaites que le reſte des femmes, augmente leur préſomption naturelle. Elles portent dans la dévotion même ce deſir de commander, elles veulent gouverner juſqu'à leurs Directeurs, & parce qu'elles ſe croyent bien avec Dieu, elles ne ſe mettent guères en peine d'être bien avec leurs Maris. Toute cette dévotion ne ſert qu'à rendre le pauvre homme plus malheureux, & le démon ne perd rien à ſes droits. Ainſi, il ſuffit d'être ſage, humble, douce, patiente ; ce n'eſt que par là qu'on peut tirer parti d'un Mari fâcheux.

XANTIPE.

XANTIPE.

Tu as beau dire, il y en a dont je crois que Dieu même ne pourroit venir à bout.

EULALIE.

Que tu es folle ! Saches encore un coup qu'il n'y en a point que l'on ne réduise. Mais je veux que tu ayes raison, ne t'ai-je pas dit que nous devons souffrir & même aimer nos Maris avec leurs défauts, & qu'il vaut mieux tâcher de les ramener par la douceur, que de les aigrir encore par un esprit de contradiction ? Ne voyons nous pas qu'eux-mêmes sont obligés de prendre je ne sais combien de détours pour nous faire entendre raison ? J'en sais un, par exemple, qui. . .

XANTIPE

Oh ! je suis bien sûre que ce n'est pas le mien dont tu vas parler.

EULALIE.

Non, c'est d'un Gentilhomme de nos amis : Il voulut avoir pour Femme une jeune innocente qui n'eut jamais vu le monde & qu'il pût instruire à sa manière.

XANTIPE.

Oui, qu'il pût faire enrager jour & nuit, sans qu'elle osât répondre.

EULALIE.

Tu n'y es pas. Il crut avoir trouvé ſon fait chez un Gentilhomme de ſes voiſins, dont la fille âgée de quinze ans n'étoit point encore ſortie de ſon village. Il l'épouſe, & auſſi-tôt il lui fait apprendre la muſique, la danſe, l'hiſtoire, enfin tout ce qui peut ſervir à former une jeune perſonne. Celle-ci, qui avoit paſſé ſon enfance à badiner avec des ſervantes & des payſannes, s'ennuya bien-tôt de ce nouveau genre de vie. Le chagrin la prend, elle ſe déſeſpère & fait des cris & hurlemens comme une poſſédée, toutes les fois que ſon mari lui parle de danſe, de muſique ou d'hiſtoire. Le Mari ne ſachant plus comment l'appaiſer, lui propoſe enfin d'aller pendant quelques jours avec lui chez ſon père ; elle y conſent, & ils y vont.

XANTIPE.

Je t'entends : tu vas me dire qu'il rendit la fille à ſes parens, & qu'il ſe défit de de mauvaiſe marchandiſe.

EULALIE.

On ne s'en défait pas ſi aiſément. Mais écoute juſqu'au bout. Le Gendre fait confidence à ſon beau - père des em-

portemens de ſa fille, lui dit qu'ayant cru trouver en elle une compagne agréable, il a épouſé une pleureuſe éternelle, qui ne fait que hurler comme une furieuſe, ſans ſavoir pourquoi. Comment ! dit le père, n'eſt-ce pas votre femme ? n'êtes-vous pas vous ſon mari ? ne pouvez-vous pas vous ſervir de votre autorité, & la châtier comme elle le mérite.

XANTIPE.

Fort bien.

EULALIE.

Il eſt vrai, répond le gendre, ſurtout quand vous l'approuvez. Mais il eſt fâcheux d'en venir à ces extrémités, j'aimerois mieux que vous puiſſiez vous-même la remettre dans ſon devoir. Hé bien, dit le père, je vais y travailler. Auſſitôt il prend ſa fille en particulier & lui fait une terrible leçon. Il lui repréſente qu'une fille comme elle, ſans bien, ſans éducation, ſans agremens, n'eût jamais oſé eſpérer de trouver un Mari tel que le ſien. Et je veux bien, ajoutûta-tt-il, que vous ſachiez que s'il faiſoit ſon devoir, il vous traiteroit pour vos manieres impertinentes, non pas comme ſa femme, mais comme la dernière des ſervantes,

& je vous avertis qu'il le fera si vous ne changez de conduite. Pour abréger le sermon fut long & véhément, (car les vieillards, aussi bien que nous, sont grands parleurs)la pauvre fille tremblante & éplorée se jete aux pieds de son père, le conjure d'oublier le passé, promet de mieux vivre à l'avenir, & le père pardonna à cette condition.

XANTIPE.

Enfin qu'arriva-t-il ?

EULALIE.

Elle alla ensuite trouver son mari à qui elle fit les mêmes protestations : mon cher mari, lui dit-elle, les larmes aux yeux, j'avoue que je n'ai pas connu les obligations que je vous ai, & comment les aurois-je connues, puisque je n'ai pas eu l'esprit de me connoître moi-même, & le peu que je vaux : mais oubliez, s'il vous plaît, le passé, & croyez qu'à l'avenir vous ne vous plaindrez pas de moi. A ces mots le mari l'embrassa & ne put s'empêcher de pleurer.

XANTIPE.

Encore est-ce quelque chose.

EULALIE.

Ils se sont fait de part & d'autre mille

ſermens, le Mari d'aimer toujours ſa femme, & la femme d'obéir à ſon mari juſqu'à la mort.

XANTIPE.

Hé bien, ont-ils tous deux tenu parole?

EULALIE

Oui, je lui ai entendu dire à elle-même, que ſi elle n'eut pas trouvé un époux de ce caractère, elle auroit vécu la plus malheureuſe de toutes les femmes, & ſe ſeroit peut-être portée aux dernières extrémités.

XANTIPE.

Tu me fais là un conte à plaiſir.

EULALIE.

Non, je t'aſſure que l'hiſtoire eſt vraie, & ſi tu veux, je vais t'en conter une autre qui ne l'eſt pas moins & qui viendra encore mieux à notre ſujet, puiſque c'eſt d'un homme que ſa femme a ſu corriger par les moyens que je t'enſeigne.

XANTIPE.

Volontiers.

EULALIE.

Celui-ci étoit paſſionné pour la chaſſe; il rencontra dans le bois une jeune payſanne, belle au poſſible. Quoi qu'il fût déjà ſur l'âge, la voir & l'aimer ne

fut qu'une même choſe, avec de l'argent il l'obtint aiſément de ſa mère. C'étoit une veuve du village prochain, réduite à la mendicité. Ce nouvel amour, comme tu peux juger, l'obligea à découcher ſouvent de chez lui. La chaſſe ſervoit d'excuſe, le prétexte paroiſſoit plauſible. Néanmoins la femmme découvrit l'intrigue. Elle part ſur le champ, entre dans la chaumière de la veuve, elle n'y voit pour tout meuble qu'une couchette garnie d'une ſimple paillaſſe avec un drap & une méchante couverture. Elle retourne chez elle, revient, fait apporter un de ſes lits, une table, des chaiſes, un buffet & le reſte; ma pauvre femme, dit-elle à la veuve, le Gentilhomme qui prend ſoin de votre fille, eſt mon frère, je ſuis bonne ſœur, je veux qu'étant chez vous il y trouve toutes ſes commodités; j'ai fait apporter ces meubles pour mettre dans votre chambre, & voici de l'argent pour lui préparer à manger; ayez grand ſoin de lui, je vous en recompenſerai bien. Quand le Gentilhomme arriva le lendemain chez la payſanne, il fut fort ſurpris. Il demanda ce que c'étoit que tout cet appareil, elle lui répondit :

qu'une dame de ſes parentes avoit apporté tout ce qu'il voyoit, & qu'elle avoit recommandé qu'on eût ſoin de lui. Revenu de ſon premier étonnement, il regarde avec attention, reconnoît ſes meubles & ſe doute que c'eſt un tour de ſa femme. Pour s'en eclaircir, quoiqu'un peu embaraſſé comment il s'y prendroit, il la queſtionna lorſqu'il fut de retour chez lui. Elle, ſans ſe faire beaucoup prier, avoue le fait, & lui dit: mon cher Mari, je ſais que vous aimez fort vos aiſes, & je n'ai pas voulu que rien vous manquât dans un lieu où vous plaidez.

XANTIPE.

Oh! pour le coup, voilà une franche dupe, une femme bien folle & bien bête: pour moi, au lieu de tous ces meubles, j'aurois pris des horties, du hou & du jong marin, j'en aurois rempli la paillaſſe de la vieille, & nous aurions vu comment mon homme auroit paſſé la nuit avec ſa gueuſe.

EULALIE.

Cependant quel effet penſes-tu que l'action généreuſe & prudente de cette femme ait produit ſur ſon mari? charmé & en même tems bien honteux, il ceſſa

dès lors de voir la payſanne, qu'il maria honnêtement & vécu juſqu'à la mort dans une étroite union avec ſa femme. Mais à propos, ne connois-tu pas Gilbert le Hollandois ?

XANTIPE.

Je ne connois autre choſe.

EULALIE.

Tu ſais qu'il n'a que vingt-cinq ans, & qu'il a épouſé une femme déja ſur l'âge.

XANTIPE.

Qu'appelles-tu ſur l'âge ? elle a plus de ſoxante-douze ans, mais c'eſt à cauſe de ſon bien.

EULALIE.

Aſſurément. Il n'a pas manqué, comme tu peux croire, de prendre maîtreſſe en ville, & depuis on ne l'a guère vu à la maiſon. Qu'aurois-tu fait à la place de la femme.

XANTIPE.

Ce que j'aurois fait ; j'aurois arraché les yeux à la fille, ſans autre façon : & quant Monſieur mon Mari, au ſortir du logis, je l'aurois accommodé de manière que ſa Maîtreſſe n'eut pas pris plaiſir à l'embraſſer.

EULALIE.

Qu'elle a agi bien autrement ! elle a

fait venir la demoiſelle chez ſon mari : elle y étoit traitée comme la Dame du logis, & quand il avoit partie pour aller dîner ou ſouper ailleurs, elle ordonnoit au cuiſinier d'aller préparer le repas.

XANTIPE.

Ah ! l'infâme ! Quoi ! ſervir de .... je n'oſe dire de quoi, à ſon Mari, & ne pas mourir de honte.

EULALIE.

N'a-t-elle pas mieux fait en un ſens ? Elle a évité par-là bien des déboirs qu'elle auroit eu à eſſuyer & des quérelles qui n'auroient pas eu de fin, ſi elle l'eut pris ſur un autre ton.

XANTIPE.

Cela peut être. Mais pour moi on me tueroit plutôt que de m'y réſoudre.

EULALIE.

Tu ne feras pas non plus comme notre voiſine.

XANTIPE.

Que fait-elle ?

EULALIE.

C'eſt une femme auſſi ſage que belle Son Mari eſt très honnête homme, mais prompt à l'excès. Dans ſa promptitude

il lui donna un soufflet. Elle, sans rien dire, alla s'enfermer dans une chambre où elle ne cessa de pleurer. Son Mari la trouvant en cet etat une heure après, il lui dit d'un ton amer : eh quoi ! Madame, vous vous amusez à pleurer comme un enfant ? Auriez-vous mieux aimé, lui dit-elle, en baissant les yeux & avec une douceur d'ange, que j'eusse été crier au meurtre dans le milieu de la rue ! le mari attendri à ce mot, l'embrassa & lui promit d'être plus retenu a l'avenir.

XANTIPE.

Oh ! pour cet article, j'empêche bien le mien de me battre, mais ce n'est point par mes pleurs.

EULALIE.

Oui, mais ce sont des disputes continuelles.

XANTIPE.

Que veux-tu que j'y fasse?

EULALIE.

Je te l'ai déjà dit, il faut que tu souffres patiemment & sans rien dire tous les chagrins qu'il te donne, que tu tâches de gagner sa tendresse par beaucoup de douceur & de complaisance, & par toutes les manières engageantes que tu pourras

imaginer. Certainement, tu en viendras à bout, ou du moins le rendras-tu plus traitable.

XANTIPE.

Non, te dis-je, j'aurois beau faire, ſur ma parole, il ne changera jamais.

EULALIE.

Que tu es obſtinée ! quand il ſeroit comme tu l'as dit, plus ſerieux que tous les animaux dont je t'ai parlé, au bout du compte, il eſt homme, ainſi ne déſeſpère de rien. Eſſayes ſeulement pendant quelques mois. Si tu ne t'en trouves bien, tu pourras alors t'en prendre a moi. Songe-bien à lui rendre ta perſonne & ta maiſon agréables ; qu'il n'y voye jamais que ce que pourra lui faire plaiſir : ſurtout, point de différent entre vous quand vos r deaux ſont une fois tirés, c'eſt le tems deſtiné à la reconciliation, à la paix, à la tendreſſe ; ſi tu le paſſes en quérelles, n'eſpère pas d'y pouvoir parvenir ailleurs. Combien y a-t-il de ces femmes toujours chagrines, dont le froid mépriſant, le dégoût & la mauvaiſe humeur redouble aux careſſes de leurs maris.

XANTIPE.

J'avoue que cela m'arrive ſouvent.

EULALIE.

Cependant si une femme doit en tout tems chercher à plaire à son mari, tu m'avoueras que c'est alors qu'elle doit redoubler ses soins pour y parvenir.

XANTIPE.

Cela est bon. Mais quand on est avec une bête féroce !

EULALIE

S'il est tel que tu le dis, ma chère, c'est peut-être ta faute plus que la sienne. Les Poëtes ont donné à Vénus une ceinture où étoient enfermés tous les charmes propres à donner de l'amour. Quoique la bonne Déesse fut fort galante, & qu'elle eut souvent pratiqué ailleurs, elle ne manquoit jamais de porter cette ceinture toutes les fois qu'elle alloit passer la nuit avec son crasseux Vulcain.

XANTIPE.

Bon, nous voici aux fables.

EULALIE.

Ce sont des fables, j'en conviens, mais ces fables ont un sens moral qui n'est pas iuutile pour la vie. Par exemple, celle-ci nous enseigne que les femmes les plus vertueuses ne doivent rien négliger pour se rendre agréables à leurs maris, sur-tout

dans ces momens dont nous venons de parler.

XANTIPE

Eh bien, donnez-moi donc cette ceinture si merveilleuse.

EULALIE.

Tu n'en as pas besoin. Ces merveilles & ces charmes, ou si tu veux, ces sortilèges de l'invention des Poëtes, ne sont à proprement parler que la douceur, la modestie, la complaisance, la gaieté sans emportement; enfin ces airs engageans, & ces manières insinuantes & à quoi les hommes ne peuvent résister.

XANTIPE.

Et moi, je t'assure que la férocité du mien est à l'épreuve ne la Déesse, de sa beauté, de sa ceinture, des secrets, des charmes, des sortilèges & de tout ce que les poëtes & les sorciers ont jamais inventé pour inspirer de l'amour.

EULALIE.

En vérité, tu n'es pas sage; mais puisque nous sommes sur la table, dis moi si Circé, cette fameuse enchantereſſe te proposoit de changer ton mari en cochon, comme les compagnons d'Ulisse?

XANTIPE.

Elle n'y auroit pas grande peine, il ne lui resteroit que la forme à donner, car pour l'inclination cela est déja fait, & elle y est toute entière.

EULALIE.

Je le crois ; mais enfin, le voudrois-tu ?

XANTIPE.

A te dire vrai, je n'aimerois pas ce grouin à mes côtés.

EULALIE.

Mais sans avoir recours à la métamorphose, si elle t'offroit de changer cette inclination, toutes ces manières qui te sont insuportables.

XANTIPE.

Oh ! pour cela elle m'obligeroit fort, & je l'en remercierois de bon cœur.

EULALIE.

Si tu le veux, tu n'en auras l'obligation qu'à toi-même ; suis mes avis, & au lieu d'avoir toujours la vue sur les défauts de ton mari, ne regarde que ses bonnes qualités C'étoit avant que de t'engager, qu'il falloit le bien examiner, & sans te laisser prendre par sa bonne

mine, tu devois alors t'informer ſous main dans ſon voiſinage, de ſon humeur, de ſon eſprit & de ſa conduite.

XANTIPE.

L'avis eſt bon, mais il vient un peu tard.

EULALIE.

Cela eſt vrai. Cependant conſole-toi, le mal n'eſt pas ſans remède : quand il aura des enfans il t'aimera davantage.

XANTIPE.

J'en ai déjà un.

667777W

EULALIE.

Déjà ?

XANTIPE.

Il y a ſept mois.

EULALIE.

Tu te moques, il n'y a pas un an que tu es mariée.

XANTIPE.

C'eſt que.....

EULALIE.

Tu rougis, je t'entends, ne m'en dis pas davantage.

XANTIPE.

Je ne ſais pas même ſi je ne ſuis point encore groſſe.

DAMAGED PAGE(S)

EULALIE.

Courage, tu ne perds pas ton tems ; eſt-ce un garçon que vous avez ?

XANTIPE.

Oui.

EULALIE.

Tant mieux, ton mari en doit être plus content. Mais quelle réputation a-t-il dans le monde & parmi ſes amis ?

XANTIPE.

On le trouve tres-aimable ; on dit que c'eſt un fort galant homme, doux, civil, honnête, libéral, bon ami ; ce n'eſt que pour ſa femme qu'il eſt du Démon.

EULALIE.

Je te promets qu'il deviendra un ange, pour peu que tu veuille y mettre du tien. Songe qu'il n'a tout au plus que vingt-quatre ans, & qu'un jeune homme à cet âge ne ſait ce que c'eſt qu'être père de famille; crois-moi, laiſſe-le mûrir & tu n'auras pas beſoin d'en venir à la ſéparation de corps & de biens dont tu parlois tantôt.

XANTIPE.

J'en ai pourtant grande envie.

EULALIE.

Tu ne ſais pas ce que c'eſt que ces ſortes de ſéparations. C'eſt la ruine & l'opprobre d'une femme. Quoi eſt-il poſſible qu'un homme & ſurtout une femme ayent le front d'entreprendre & de ſoutenir un procès auſſi odieux ? ne devroient-ils pas mourir de honte, de donner au public, peu charitable & toujours prêt à rire de ſon prochain, des ſcènes ridcules, que leurs domeſtiques auroient du ignorer.

XANTIPE.

Eh bien ! ſi Monſieur fait paſſer Madame pour une je ne ſai qui, elle a la conſolatioa de le faire connoître pour ce qu'il eſt.

EULALIE.

Grande conſolation, & bel honneur pour l'un & pour l'autre ! & ſur tout charité bien édifiante des deux parts ! Mais cet enfant que tu as, le prendrois-tu avec toi, ou le laiſſerois-tu à ton mari ?

XANTIPE.

Ah ! je le lui laiſſerai de bon cœur, c'eſt ton vrai portrait ; malheur à celle qui ſera un jour ſa femme, il commence par faire enrager ſa mère.

DAMAGED PAGE(S)

EULALIE.

Crois moi, si tu ne l'avois plus, tu ferois au desespoir. Mais à propos, n'as-tu pas une belle-mère ?

XANTIPE.

Oui, & de plus une belle-sœur ; & j'aimerois autant voir chez moi un Démon; c'est pis que mon Mari.

EULALIE.

Elle ne t'aime donc pas ?

XANTIPE.

Elles voudroient me voir morte & enterrée, & moi je les voudrois voir au fond de l'eau.

EULALIE.

Si j'étois à ta place, quand ce ne seroit qu'à dessein de les désoler, il n'y a rien que je ne fisse pour bien vivre avec mon mari, & pour m'en faire aimer.

XANTIPE.

Mais le moyen !

EULALIE

Je te l'ai dit, & je te le dis encore ; rends lui sa maison si agréable, qu'il s'y plaise plus que par tout ailleurs ; il n'ira

pas courir en ville, lorſqu'il trouvera chez lui tout ce qui peut lui faire plaiſir. Applique-toi à y attirer bonne compagnie, fais choix de gens qui lui conviennent ; appelles-y tes amis, reçois-les y de ton mieux, ne t'amuſes point à les railler, ni à les reprendre. Sois douce, aimable, complaiſante, forme ton humeur ſur la ſienne. Quand il ſera triſte, parois triſtte, quand il ſera gai, prens un air enjoué, mais point de ces joies évaporées. S'il joue de ſa viole, chante & prie-le de t'acompagner ; s'il veut être ſeul, ne vas point l'interrompre, s'il aime la bonne chère qu'il ait toujours ce qu'il y a de meilleur, ſur tout point de prédilection pour aucun domeſtique lorsqu'il déplaira au Maître du logis. Quand il commencera d'avoir un peu de vin dans la tête, faiſant ſemblant de boire auſſi, ou s'il en a trop, engage le par tes careſſes à aller ſe coucher ; prends ſoin que ſon lit ſoit bien fait, & que rien ne lui manque. Je ne te répéterai point ce que j'ai dit de la nuit & du particulier; c'eſt néanmoins l'eſſentiel & tu ne peux y avoir trop d'attention. Enfin que ſon plaiſir & ſatisfaction faſſent ton unique

étude & ne ceſſe point d'y travailler, juſqu'à ce que par choix & par goût il ſe ſoit fait un devoir néceſſaire de te voir, de t'aimer, & d'être toujours avec toi.

XANTIPE.

Et moi toujours avec lui ! C'eſt de quoi en mourr, ma chère.

EULALIE.

Il le faut, ſi tu veux vivre heureuſe.

XANTIPE.

Je tâcherai donc de m'y réſoudre ; mais ce ne ſera pas ſans peine, je t'aſſure.

EULALIE.

Tu en auras moins que tu ne crois. Eſſaye encore un coup, & ſi tu ne réuſſis, ne te fies jamais à moi. Je te promets que de mon côté je lui parlerai & lui ferai entendre raiſon.

XANTIPE.

Ah! ma chère, il faut bien s'en garder ! tout ſeroit perdu, s'il étoit inſtruit de notre entretien.

EULALIE.

Ne t'inquiéte pas, je ſaurai, ſans te compromettre, le prendre finement. Il ne me ſera peut-être pas difficile de le faire parler ſur le ſien; & quand il m'aura tout conté, je lui dirai ce que je croirai de plus fort pour vous rendre tous deux contens. Laiſſes-moi faire, tu peux t'en repoſer ſur moi.

XANTIPE.

Mais, ma chère, ſi tu as tant de crédit ſur lui, tu peux faire encore mieux : donne-lui un bon avis que je vais te dire, & s'il veut le ſuivre, ce ſera bien le plus court & le meilleur.

EULALIE

Quel avis ?

XANTIPE.

Tâches de l'engager à vendre ce qui nous reſte de bien.

EULALIE.

Eh ! pourquoi ?

XANTIPE.

Pour paſſer en France avec moi & s'établir à Paris. Peut-être n'auras-tu pa

tant de peine à le persuader, si tu lui représente qu'à Paris on fait des fortunes étonnantes en moins de rien.

EULALIE.

Mais cette espérance incertaine, peut-elle t'obliger à vouloir quitter ton pays, ta famille, tes amis, ou crois-tu qu'à Roterdam il ne puisse trouver à s'enrichir?

XANTIPE.

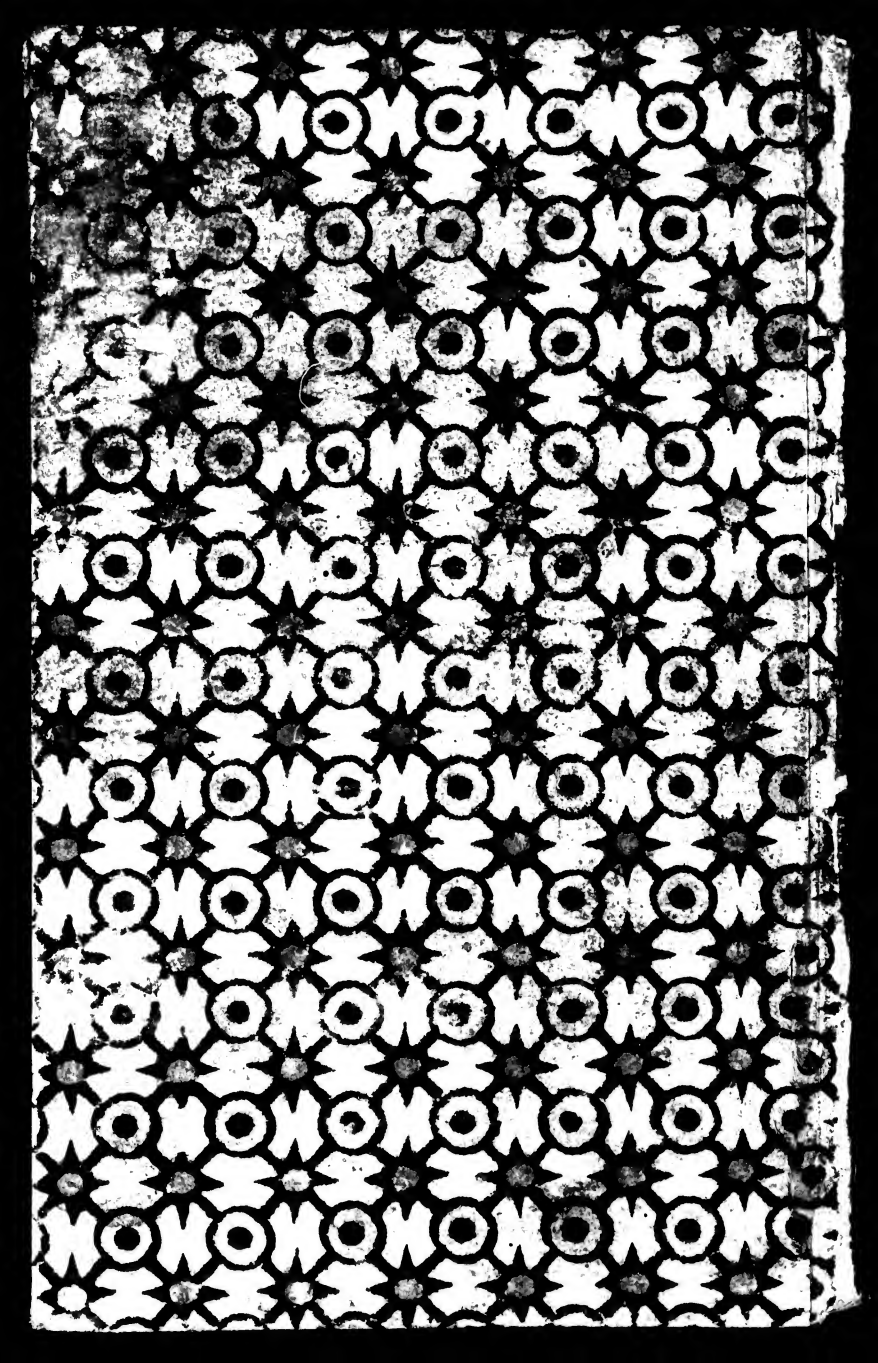
Si tu veux que je te dise la vérité, ma chère, c'est que j'ai ouï dire que Paris est le Paradis des Femmes : qu'elles y sont les Maîtresses absolues, & les Maris de vrais moutons. On prétend que c'est le climat & l'air du pays, qui les rendent doux & patiens. Là les prudes, les dévôtes, les coquettes de tout rang, de toute étoffe, jeunes, vieilles, belles, laides, toutes exercent un pouvoir despotique sur leurs Maris. C'est Madame qui gouverne, qui ordonne, tranche & dispose de tout, & il faut que monsieur file doux, ou s'il veut faire du bruit, on sait bien le ranger à son devoir de la bonne manière. Jugez quel plaisir ce seroit pour

moi, de réduire le mien à la néceſſité de mettre en pratique ces leçons que tu viens de me donner.

EULALIE.

Va, ma chère, pratiques-les toi-même ſi tu es ſage, crois qu'à Paris comme ailleurs, une Femme ne peut jamais être heureuſe, qu'elle ne ſache rendre ſon Mari heureux.

FIN.

On trouve aussi à la Librairie de BAUDOT :

Adroite princesse.
Amours de Lucas.
Amours de La Vallière.
Arlequin dans la lune.
Aventures de Fortunatus.
Aventurier Buscon.
Aventures de Roquelaure.
Bâtiment des recettes.
Belle-Belle.
Belle Hélène.
Bergère des Alpes.
Biche au bois.
Biche blanche.
Bonhomme Misère.
Bonhomme Richard.
Bonne mère.
Bonne petite souris.
Brave Toulousain.
Catéchisme des gr. filles.
Catéchisme poissard.
Chatte blanche.
Conquêtes de Charlemag.
Description des six pets.
Ecole des Pères.
Explication des songes.
Etrennes aux riboteurs.
Fables d'Esope.
Facétieux Réveil-Matin.
Fée Anguillette.
Gallien restauré.
Gargantua.
Grenouille bienfaisante.
Huon de Bordeaux.
Huit contes des fées.
Innocence reconnue.
Jardin d'amour.
Jean de Calais.
Jean de Paris.
Lampe merveilleuse.
Lionnette et Coquericot.
Magie naturelle.
Malice des femmes.
Malice des hommes.
Méchanceté des filles.
Minet bleu et Louvette.
Œufs de Pâques.
Oiseau bleu.
Oranger et l'Abeille.
Palais des curieux.
Palais de la Vengeance.
Parfait amour.
Pierre de Provence.
Pigeon et la Colombe.
Princesse Belle-Etoile.
Prince Lutin.
Prince Marcassin.
Prince Mouton.
Prophéties de Moult.
Quatre fils d'Aymon.
Rameau d'or.
Richard sans peur.
Robert le diable.
Sans-Chagrin.
Scaramouche.
Secrets du petit Albert.
Serpentin vert.
Secrétaire des dames.
Secrets d'Albert-le-grand.
Singe vert.
Tourbillon.
Tragédie de sainte Reine.
Trésor du laboureur.
Valentin et Orson.
Vert et bleu.
Vie de sainte Anne.
Vie de Cartouche.
Vie de Mandrin.
Vie de Napoléon.
Vie de sainte Reine.
Visions de Quevedot.